

L'Abbeille.

14ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

14ème Année.

VOL. XIV.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 6 OCTOBRE, 1880.

No. 1.

Concours décennal.

JUIN 1880.

Nous publions avec bonheur le discours jugé le meilleur par le jury des correcteurs au dernier concours général.

Sujet.—C'était en 1760. "Cinq années d'une horrible famine, le manque de munitions, l'impossibilité de communiquer librement avec la mère-patrie, enfin la présence de trois armées formidables, semblaient autant de motifs suffisants pour faire cesser une lutte si inégale et si désespérante. Le chevalier de Lévis eut cependant assez d'empire sur les esprits pour leur inspirer d'autres sentiments. Persuadé que la France ne pouvait pas manquer d'envoyer quelques secours à l'ouverture de la navigation, il calcula ses moyens et ses ressources, et se décida à tenter une attaque contre Québec." (Laverdière, Histoire du Canada.) On supposera que Lévis réussit à faire prévaloir son opinion dans un conseil militaire composé de tous les officiers de l'armée, et l'on fera son discours.

Mes amis,

Si je m'adressais à des hommes lâches et pusillanimes, je n'entreprendrais point de vous tenir le langage de l'honneur et du devoir ; je laisserais parler les difficultés de notre situation et les tristes objets qui nous environnent. Mais, Dieu merci, je parle à des hommes qui possèdent au plus haut point le sentiment de l'honneur et pour qui les obstacles ne sont rien quand le devoir commande. Cinq années d'une lutte sanglante soutenue avec un courage héroïque ; cinq années de misères et de sacrifices supportés avec une résignation sans exemple ; une constance inébranlable ; la plus grande audace opposée aux plus grands dangers ; voilà autant de motifs bien propres à nous convaincre que la perspective de nouveaux combats ne peut vous faire trembler. La vue de trois puissantes armées prêtes à nous écraser ; le petit nombre de nos soldats ; la misère à laquelle nous sommes réduits, n'ont rien qui vous étonne et vous déconcerte.

Mais vos cœurs ont saigné à la vue de vos campagnes désertes ; de vos familles désolées ; de tant de mères et

d'épouses déplorant la perte de leurs fils, de leurs époux ; de tant de vieillards pleurant sur les ruines de leurs misérables chaumières. La vue de tant de misère a éveillé votre pitié, et vous avez cru devoir terminer une lutte désastreuse en apparence et qui ne pouvoit que rouvrir des plaies encore saignantes.

J'admire, mes amis votre compassion. Comme vous j'ai gémi des malheurs qui pèsent sur notre patrie ; comme vous je déplore les maux de la guerre, toutes les fois qu'elle n'offre aucune chance de salut. Cependant, tout en mêlant ma compassion à la vôtre, j'ai cru devoir donner à vos bons sentiments une autre direction plus conforme à votre honneur, et vous montrer que la résistance devient pour nous un devoir, du moment qu'elle nous offre quelque chance de succès et qu'elle est conforme aux vœux de toute la population. Calculons d'abord nos ressources, et voyons s'il n'est pas plus honorable après tout de tomber les armes à la main, que de remettre lâchement entre les mains d'un ennemi perfide le sort de toute la colonie.

Si nous ne considérons que le nombre de nos ennemis et leurs positions avantageuses, comparés à notre poignée de soldats et à notre dénûment, sans doute la résistance est impossible ; il ne nous reste plus qu'à nous jeter aux pieds du vainqueur et à implorer sa clémence. Mais, mes amis, dites-moi, quand avez-vous vu depuis le commencement de cette colonie, nos armées lutter à forces égales contre les bataillons anglais ? Et cependant comptez nos victoires, et vous verrez que les plus glorieuses sont celles où l'ennemi avait des forces dix fois supérieures aux nôtres. Ce n'est donc point le nombre des ennemis qui doit nous effrayer. Et comment trembler quand nous avons vu leurs honteuses défaites à Carillon et à Montmorency ? Comment trembler, quand, depuis un siècle que la superbe Albion n'a pas cessé de jeter sur les rivages du Canada le flot toujours montant de ses soldats, elle n'est parvenue qu'à grande peine, à la faveur de la trahison et de notre épuisement à planter son pavillon sur la citadelle de Québec ? Comment trembler enfin, quand, maître de presque tout notre territoire, elle hésite encore à nous

attaquer sur ce petit coin de terre que nous occupons ? Ah ! c'est que votre courage et votre valeur lui ont appris à ne point mépriser les mesures d'une légitime prudence. C'est à nous, mes amis, de profiter de cette crainte, de cette hésitation des anglais pour remporter de nouvelles victoires et prévenir l'asservissement de notre patrie.

Cependant, il faut l'avouer, de quel côté que nous portions nos regards, aucune perspective d'un secours prochain ne vient ranimer notre espérance ; retenus ici par le manque de ressources, le voisinage de deux armées formidables vient encore aggraver notre situation. Mais ce n'est point cet endroit que nous devons choisir pour champ de bataille ; une lutte trop inégale entraînerait notre perte. C'est à Québec sur les plaines d'Abraham, témoins de la défaite du brave Montcalm que nous devons réparer cette honte par de glorieux exploits. Tromper la vigilance des armées anglaises par un départ secret, surprendre Murray dans Québec par une attaque soudaine, tel est le plan, suivant moi, qui doit infailliblement nous conduire au succès. Québec pris, c'en est fait de la puissance Anglaise sur ce territoire, il ne restera qu'à rejeter ce fleau hors des frontières, ce que nous opérerons facilement par les secours que la France ne manquera pas de nous envoyer.

Quel courage n'auront point nos soldats et nos miliciens quand ils combattront sous ces murs déjà arrosés de leur sang ! Quel courage n'auront-ils pas quand la vue du drapeau Anglais viendra soulever leur indignation et réveiller dans leurs cœurs d'amères regrets ! Mes amis, tout nous promet le succès ; le petit nombre de la garnison anglaise, le courage de nos soldats, et surtout le secours de la Providence, qui ne manque jamais d'assister les défenseurs d'une noble et sainte cause. Et quand même nous n'aurions qu'une seule chance de succès sur dix, je soutiens encore qu'il faudrait combattre.

Que faisons nous ici ? Qu'attendons-nous ? Encore quelques jours, et l'ennemi paraîtra en face de nos retranchements. Pensez-vous pouvoir résister contre deux armées réunies ? De deux choses l'une ; ou nous essayerons une défaite certaine, ou nous nous rendrons honteusement.